

Frédérique Prél

Préface de
Marcel Rufo



Toi
mon vivant
Poème

**Le témoignage bouleversant
d'une maman sur l'autisme**

Toi mon vivant Poème

Des premiers diagnostics aux défis de la scolarisation, voici le récit touchant du parcours d'une famille confrontée à la découverte de l'autisme de leur dernier enfant. Parfois douloureux mais toujours plein de tendresse et de poésie, entendez le cri d'amour d'une mère à son fils.

“ Je rêvais d'un lac calme. Quand cela allait-il s'arrêter ?
Tu ne serais pas là, j'aurais arrêté de me battre juste un petit moment,
histoire de reprendre mon souffle. ”

“ Si un grain de sable vient se glisser dans l'ordre bien établi,
gare à la tempête. Même chose si on te dit non. Tes colères peuvent
être terribles et parfois déroutantes. ”

“ Je me fais violence pour que tu quittes mes bras
et que tu t'aventures sur ton propre chemin, pour ne pas aplanir
les monticules qui pourraient te faire trébucher, enlever tous
les cailloux qui pourraient gêner ta route. ”

“ Si cet été a été aussi riche en échanges, c'est peut-être
aussi grâce à ce livre que j'écris sur le papillon
que tu es en train de devenir. ”



Frédérique Prével, rédactrice en chef adjointe du magazine *Version Femina*, a réalisé ses deux rêves de petite fille. Elle est journaliste et mère de trois enfants. Le dernier, Simon, est atteint d'autisme et de dyspraxie... et un vivant poème à lui tout seul !

Préface de **Marcel Rufo**, pédopsychiatre, professeur d'université-praticien hospitalier (PU-PH) honoraire et écrivain français, auteur de nombreux ouvrages à succès consacrés à l'enfance et à l'adolescence.

ISBN : 979-10-285-0961-3



17 euros

Prix TTC France

9 791028 509613

L E D U C . S
P R A T I Q U E

design : Laurence Maillet

photo : Johnér / GraphicObsession

RAYON : PARENTALITÉ

*Va, traverse les miroirs
Où se reflète ton regard
Tu es un vivant poème
Le vivant poème (bis)
Mon vivant poème.*

JEAN-LOUIS AUBERT,
« *Vivant Poème* »

*À mes trois hommes, mes trois piliers.
Papi de Caen, mon modèle de bienveillance.
Papa, mon modèle d'intégrité.
Manu, mon modèle de résilience.*

*À ma fille, mon petit soleil,
et à Paul, mon « pur et dur »,
qui m'ont élevée vers le haut...*

*À ma mère, qui m'a transmis sa faim insatiable
d'apprendre et m'a toujours poussée à exprimer
mes émotions, ce qui m'a sauvée.*

À ma sœur adorée préférée.

Sommaire

Attention à ce que tu dis !	11
« J'étais pas là... »	13
« Je suis prêt à avoir un troisième enfant »	19
« Il est trop dans son monde »	29
« Tu vois bien qu'il est différent »	37
« Vous êtes trop anxieuse »	45
« Il faut faire le deuil de votre enfant »	49
« Notre école n'est peut-être pas faite pour lui »	55
« Mais il sait vraiment lire ! »	63
« Maman, est-ce que j'ai des amis ? »	69
« Tu es sûre qu'il est autiste ? »	77
« Tu le fais suivre par un psychanalyste ? »	83
« Papi, c'était ton héros »	91
« Vous avez fait un excellent travail avec votre enfant »	99
« Je suis un poisson bulle »	105

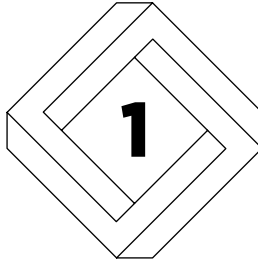
« Monsieur le directeur, je ne veux pas aller dans votre collège »	117
« J'ai compris que vous voulez me laisser tomber »	125
« J'ai deux boutons d'acné, ça y est, je suis un ado »	135
« Je veux mourir avant toi »	143
« Je suis autiste ou normal ? »	147
« Pourquoi tu préfères parler à Paul qu'à moi ? »	153
« On ne dit pas enfant autiste, on dit enfant atteint d'autisme »	161
« Tu sais que Francis Zegut reprend Pop Rock Station ? »	171
« Le vent nous portera »	177
Mes coups de cœur « culture »	183
Remerciements	187
Cher Simon...	189

Attention à ce que tu dis !

PRÉFACE DE MARCEL RUFO

Justificons d'abord ce titre étonnant. Oui, je dois être prudent en écrivant cette préface. Pourquoi ? D'abord parce que Frédérique est une amie avec laquelle, depuis sept ans, je parcours la France à la rencontre des lecteurs et lectrices de *Version Femina*. Mais surtout du fait que le texte que vous allez parcourir a été validé scrupuleusement thème par thème, anecdote par anecdote, réponse par réponse par le deuxième écrivain : son fils Simon. Héros et partenaire de l'aventure de leur vie. On apprendra que, dans son enfance, Frédérique rêvait beaucoup. Tenant bon sur le souhait d'avoir un petit frère. On cherche tous et toutes, toujours, dans nos particularités psychologiques, une responsabilité de transmission, favorable ou pas, au niveau de nos enfants. On est d'accord, elle rêvait beaucoup, mais quand je rencontre des grands rêveurs, je trouve qu'ils prouvent une belle capacité intellectuelle. Le désir du petit frère nous éclaire en partie sur un mode de relation quasi fraternelle entre la mère et le fils. Elle est aussi la grande sœur de son enfant. Une preuve ? La jalousie exprimée par Simon à propos des relations de sa mère avec son frère aîné. Il faut aussi souligner, vous le percevez, le rôle essentiel du père, renforcé encore par la disparition par « peste noire » (leptospirose) du grand-père maternel,

image emblématique de la famille. Manu a un rôle central. Il tient bon, ne désespère jamais, s'énerve seulement une fois lors d'un refus de scolarité intégrative. Et puis de manière obsessionnelle, répétitive... non ! – je change de qualificatifs – pour éprouver du plaisir, le petit garçon est le premier fan de RTL2, avec une connaissance encyclopédique des chansons et des interprètes. Le livre est scandé par des morceaux de chansons (celles qu'il aime), car on est de son enfance comme de ses chansons. Le parcours a été très difficile mais, dès le début de ce livre, on perçoit les talents particuliers de Simon : son extrême sensibilité, sa spectaculaire adhésion, participation, au bilan d'évaluation du centre spécialisé de Tours. Il fixe même le tempo en décidant de renouveler le bilan au bout de dix-huit mois ! Pour mettre en exergue les progrès qu'il aura effectués. Mais attention à ne pas être trop descriptif, car je sais que mon propos est surveillé (Simon va lire ma préface !). Cheminez avec ces deux auteurs, avec les autres membres de la famille (la sœur de Simon a fait psycho, elle aura du talent !). Je vais, moi, persévérer dans ma prudence. Comme quand je t'ai croisé, Simon, en admirant le talent de ta grand-mère, sa tolérance, l'affection et l'admiration dont tu bénéficiais. Tu partais sans cesse et tu revenais, car tu avais des choses à faire. Je suis sûr que ceux qui liront ce livre auront envie de te rencontrer, de te connaître. Et moi, on est d'accord, je suis prudent.



« *J'étais pas là...* »

.....

*Mon papa qui venait me border,
Moi, déjà, dans mon pays rêvé,
Moi, déjà, dans l'baba au rhum.*

ALAIN SOUCHON, « J'étais pas là »

Le jour où j'ai entendu cette chanson d'Alain Souchon, j'ai reconnu mon enfance. Elle racontait la petite fille que j'avais été. Physiquement là, mais ailleurs dans sa tête. Petite fille presque modèle qui vivait une double vie, celle d'une enfant sage qui grandissait dans une famille aimante et celle d'une espionne qui était tantôt l'amoureuse de James West, le héros des *Mystères de l'Ouest*, tantôt la compagne de Steve Austin, *L'homme qui valait trois milliards*. Mes parents me parlaient, mes lèvres répondaient mais « j'étais pas là »... Dans la cour, je suivais un groupe d'enfants, jouais en apparence et pourtant « j'étais pas là »... 1, 2, 3 soleil : « Mais Frédérique, il faut que tu bouges. » Parfois, mes absences me jouaient des tours. Et si j'étais découverte ? Et si on se rendait compte que j'étais différente ? Surtout ne pas me faire remarquer. Tel le caméléon, m'adapter en surface,

coller aux basques de trois ou quatre filles pour ne pas rester seule. Ça aurait attiré l'attention. Pendant qu'on jouait aux Indiens et aux cow-boys dans la cour de l'école Lamazou, j'entendais les ordres de mon chef, une sorte de Big Brother qui me « regardait » vingt-quatre heures sur vingt-quatre et me reprenait sur ma façon de me tenir, sur mes paroles et mes actes. Attention, personne ne devait découvrir qui j'étais vraiment ! Sinon, c'en était fini de ma carrière d'espionne et

“ *Je passais des heures à peaufiner mes scénarios. Je rêvais ma vie au lieu de la vivre.* ”

de celle de mon père (car mon papa chéri était lui aussi, bien entendu, un agent secret). Sa blouse blanche de médecin n'était qu'une couverture.

Comment ai-je pu si longtemps faire semblant sans que personne ne remarque rien ? Ma mère me l'assure aujourd'hui : ni elle ni mon père ne se sont jamais doutés de quoi que ce soit. Mais Dieu que c'était fatiguant ! Mes seuls moments de répit ? Quand je pouvais fermer la porte de ma chambre et me laisser aller à mes rêveries. Là, je mettais la musique à fond et c'était parti pour mes longs-métrages. Ma période « agent secret » passée, j'imaginai ma vie d'après : mes études, mon mariage, mes enfants... Je passais des heures à peaufiner mes scénarios. Je rêvais ma vie au lieu de la vivre. Pourquoi ? Par peur des autres ? Par peur de me confronter au rejet ? Sans doute... À huit ans, à l'école Jeanne d'Arc de la Roche-sur-Yon, où nous avons déménagé, on m'appelait la Parisienne. Je comprends mieux quand je regarde les photos d'alors. Cet air éthéré, détaché, lointain pouvait passer pour de l'indifférence voire du dédain. Il n'en était rien. J'aurais rêvé me fondre dans ces groupes d'enfants, mais je ne m'y sentais pas à ma place.

À tel point que, lorsque ma mère devait me laisser à la cantine, je finissais par me « sauver » et rentrer à la maison incognito. Me retrouver au milieu des autres sans le cadre rassurant de la classe était trop difficile à supporter pour moi. Une véritable épreuve, tout comme les récréations. Il faudrait que j'adresse la parole aux autres, que je fasse la conversation. Ça me rendait tellement malade que j'étais prête à tout pour louper une journée de classe. J'étais devenue experte dans la manière de faire monter le mercure du thermomètre : le frotter contre une couverture, le placer contre une ampoule... Mais mon père, qui venait me réveiller tous les matins, n'était pas dupe. « Ton front n'est pas chaud ! » Alors j'améliorais ma stratégie. Je me levais vingt minutes plus tôt et faisais un footing dans ma chambre pour être rouge et brûlante ! Ou je me frottais le front avec la paume de ma main (un jour, je me suis écorchée à force de râper ma peau !). Mon père, un dur à cuire, ne s'est jamais laissé amadouer.

Mon autre technique (inconsciente !) pour ne pas me confronter aux autres et rester seule, c'était les crises d'asthme. Un jour chez ma grand-mère, ma mère m'annonça qu'une de ses amies que je ne connaissais pas devait venir passer l'après-midi avec ses enfants, des jumeaux de mon âge. Au cours du déjeuner précédant la fameuse arrivée, j'attrapais dans la conversation les mots « turbulents », « remuants ». Il n'en faudra pas plus pour que je ne voie pas un cheveu desdits jumeaux. Une crise d'asthme carabinée me cloua au lit, dont je ne ressortis qu'une fois les garnements partis !

Autant dire que, une fois devenue maman, lorsqu'une enseignante me convoquait pour me dire, inquiète, que l'un de mes enfants était rêveur, dans son monde, dans sa « bulle »

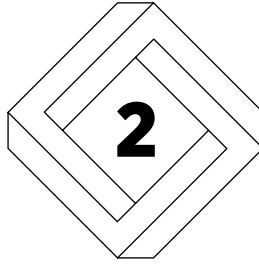
– ce qui est arrivé pour les trois ! –, je lui disais qu’il avait de qui tenir et ne m’inquiétais pas outre mesure. Les chiens ne font pas des chats, avais-je coutume de répondre. Tiphaine, Paul et Simon n’étaient pas dans le moule, comme je pensais ne pas l’avoir été moi-même. J’étais passée entre les gouttes, ils y arriveraient aussi. Ce fut le cas pour les deux premiers. Est-ce pour cela que je suis restée longtemps dans le déni pour Simon ? Sans doute... Mais je ne regrette pas cette période où j’ai refusé de lui coller une étiquette. Je reste persuadée que le fait de ne pas avoir

“ *J’ai souvent dit à mes différents interlocuteurs que si nous avons vécu sur une île déserte, jamais nous n’aurions considéré que Simon avait un problème.* ”

considéré Simon, les premières années, comme porteur d’un diagnostic définitif lui a permis de s’épanouir, de progresser. J’ai souvent dit à mes différents interlocuteurs que si nous avons vécu sur une île déserte, jamais nous n’aurions considéré que Simon avait un problème.

C’est à cause de l’école qu’il est considéré comme « handicapé ». L’Éducation nationale nous a imposé cette étiquette : il fallait que Simon « accède » à ce statut pour être accompagné par une auxiliaire de vie scolaire et poursuivre sa scolarité. Mais j’aurais préféré honnêtement ne pas avoir à passer par cette étape. Cela a été une véritable épreuve pour moi. Presque aussi difficile que de découvrir qu’il n’était pas tout à fait comme les autres. C’est comme si je le montrais du doigt devant toute la société, comme si je l’enfermais dans un rôle.

C'est là un avis purement personnel et je dois préciser que Simon est porteur d'un autisme que l'on peut qualifier de léger. Je n'aurais certainement pas le même point de vue si mon fils ne parlait pas, ne dormait pas et se tapait la tête contre les murs à longueur de journée. J'ai conscience que mon parcours de maman est beaucoup moins compliqué que celui des mères courage que j'ai croisées dans les salles d'attente, qui ont dû arrêter de travailler parce qu'aucune structure ne voulait accueillir leur enfant, qui ont été quittées par leurs conjoints, terrassés par l'ampleur de la tâche. J'ai un travail, un mari, des enfants aujourd'hui adultes qui n'ont eu de cesse de m'épauler, une mère qui me maternelle encore à cinquante ans. C'est à eux que je dois de ne pas m'être écroulée, de m'être relevée chaque fois que je trébuchais. Et à Simon qui tous les jours m'émerveille, me fait rire, me pousse dans mes retranchements, me fait grandir. Il m'a appris à ne pas me projeter, à vivre au jour le jour, à célébrer chaque petite victoire. Paradoxalement, il m'a guérie de cette angoisse que j'avais chevillée au corps depuis toute petite. Je redoutais toujours qu'il m'arrive quelque chose de grave. Quelque chose de grave m'est arrivé et je suis toujours debout. Je n'ai plus à craindre l'avenir. Je n'ai plus qu'à me battre.



« *Je suis prêt à avoir
un troisième enfant* »

.....

*Toi le frère que je n'ai jamais eu
Sais-tu si tu avais vécu
Ce que nous aurions fait ensemble
Un an après moi, tu serais né...*

MAXIME LEFORESTIER, « Mon frère »

A dix ans, je rêvais déjà d'avoir trois enfants. Deux, pour moi, ce n'était pas vraiment une famille. Est-ce parce que je considérais que j'étais la fille de mon père et que ma sœur, de deux ans et demi ma cadette, était celle de ma mère ? J'étais persuadée qu'un chiffre impair permettrait de redistribuer les cartes. Pauvre maman, qu'est-ce que je l'ai tannée pour avoir un petit frère ! Tous les prétextes étaient bons : l'os du bonheur du poulet, une étoile filante... Chaque fois que se présentait l'opportunité de faire un vœu, le rituel s'imposait : « Tu sais, maman, quel est mon vœu ? Tu le sais, hein ? » Évidemment qu'elle le savait ! Mais ce que j'ignorais, c'est que les médecins lui avaient déconseillé une troisième

grossesse. Nous l'a-t-elle confié ou bien avons-nous compris, ma sœur et moi, qu'il nous fallait abandonner l'idée que notre mère porte un autre enfant ? Toujours est-il que, à un moment, nos vœux ont bifurqué vers l'adoption. Nos parents ont même fait une demande, mais qui n'aboutira pas. En pleine crise des boat people, ma sœur et moi avons écrit au président de la République et au ministre des Affaires étrangères pour leur dire que nous étions prêtes à accueillir un « petit frère » réfugié dans notre famille. Quelques temps plus tard, l'assistante sociale appela notre mère pour lui demander si elle acceptait d'héberger momentanément un petit garçon cambodgien de cinq ans. Au cours de la conversation, ma mère apprit que cet enfant avait une maman qui était, elle aussi, dans un camp de réfugiés en France. Pas question de séparer l'enfant de sa mère ! Kunnarath passera plus d'une année au sein de notre famille avec sa maman, Poden, le temps de s'adapter à la vie en France. À défaut d'un petit frère, notre famille s'était enrichie

“ *J'étais bien
décidée à avoir en
temps voulu trois
enfants, malgré
l'oiseau de mauvais
augure qu'était
ma première
gynécologue.* ”

d'une branche cambodgienne, toujours présente aujourd'hui à nos côtés.

J'avais donc fait une croix sur ce petit frère tant espéré, mais j'étais bien décidée à avoir en temps voulu trois enfants, malgré l'oiseau de mauvais augure qu'était ma première

gynécologue. J'étais une enfant Distilbène et, devant l'irrégularité de mes cycles (un ou deux par an !), elle m'avait dit à seize ans que j'aurais du mal à donner la vie. Je ne pense pas qu'elle ait mesuré l'impact de ses paroles sur l'adolescente que j'étais. Dès lors, devenir mère est devenu une obsession.

À la vue d'un bébé, mes yeux se remplissaient de larmes. Je gardais ma souffrance pour moi, n'en parlant ni à mes parents ni à mes amis.

Cette angoisse de ne pas pouvoir être maman, je ne l'ai partagée qu'une seule fois. Avec celui qui allait devenir mon mari. C'était dans les couloirs de la ligne 13. C'est fou comme on se rappelle des détails un peu futiles des moments importants de notre vie, comme si ces scènes étaient figées dans notre mémoire. Nous nous connaissions depuis quelques mois. Comme ça commençait à devenir sérieux entre nous, je voulais aborder le sujet. Pas question que je l'embarque dans une vie sans enfant sans qu'il soit au courant. Quelle idée de lui en parler dans le métro ! Sa réponse fut immédiate : « Ce n'est pas grave, on en adoptera ! » J'étais rassurée.

Juste après notre mariage, je suivis scrupuleusement le protocole indiqué par le médecin. Dès l'arrêt de la pilule, enchaîner sur du citrate de clomifène pour stimuler mes ovaires, histoire de réveiller ces deux endormis. Trois mois plus tard, j'étais enceinte. Et donnais naissance, malgré une grossesse chaotique, à une petite fille, Tiphaine. Nous avons ensuite laissé passer deux ans. Puis même protocole avec un autre gynécologue qui recommandait cette fois une surveillance échographique pour éviter d'avoir des triplés ! Au bout de quelques mois, une autre grossesse s'annonçait et Paul arrivait trois ans après sa sœur. Le choix du roi. J'exerçais le métier dont je rêvais depuis toujours, journaliste, et je me donnais à fond, considérant que j'avais une chance inouïe de m'épanouir dans mon travail. Avoir eu des enfants était un miracle. Je me pinçais presque pour vérifier que tout cela était vrai.

Nos vies professionnelles, à mon mari et moi, étaient bien remplies. Je me jetais à corps perdu dans mon travail. J'avais soif d'apprendre, de progresser. Je participais à la création d'un magazine, puis d'un autre. De temps en temps, j'évoquais l'idée d'un troisième enfant. Tout d'abord mollement, puis de façon de plus en plus insistante. Mon mari m'opposait un non catégorique. Nous avions tous les deux trop de travail, nous avons trouvé un équilibre de vie qui lui convenait. Balivernes ! Je savais que la vraie raison se trouvait ailleurs. Nous n'avions pas la même histoire. Moi je n'avais qu'une sœur et j'avais rêvé inlassablement d'un petit frère, tandis qu'il était le troisième non désiré à qui son père avait lancé : « Si on avait su, on n'aurait pas eu de troisième enfant. » Sa mère avait eu elle aussi des paroles extrêmement dures à l'égard de sa progéniture. Comment se remet-on d'une telle enfance ?

Sa mère, je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Elle n'était pas venue à notre mariage, refusant depuis des années de voir son fils. Profitant d'un reportage dans le sud de la France où elle résidait, j'avais sonné à l'interphone. J'avais longuement insisté avant qu'elle accepte de m'ouvrir. Comme je suis heureuse de ne pas avoir tourné les talons à son premier refus ! Parce que, ce jour-là, elle m'a dit combien elle regrettait d'avoir fait du mal à ses enfants, que j'avais de la chance de m'être mariée avec Manu parce que c'était le plus gentil des garçons, qu'avec lui elle était sûre que je serai heureuse. Surtout, elle lui demandait pardon. J'ai pu le dire à mon mari. J'ai pu le dire à Tiphaine et à Paul. Et sur la silhouette monstrueuse d'une mère qui avait perturbé psychologiquement ses enfants s'ajoutait celle, fragile, d'une vieille femme malade, mentalement dérangée et qui, trois semaines avant sa mort, avouait tout le mal qu'elle avait fait à ceux qu'elle aurait dû chérir

et protéger. Bien sûr, cela n'efface rien. Bien sûr, comme me l'a souvent dit mon mari, ce n'est pas à lui qu'elle a demandé pardon. Et pour lui le troisième enfant restait inconsciemment « celui qu'on n'aurait pas dû avoir ». Je comprenais cela, mais j'avais du mal à accepter qu'il m'impose de n'avoir que deux enfants. Et lui avait du mal à accepter que je lui en impose un troisième.

Je me souviens d'une discussion dans la voiture, au pied du journal. Je lui ai quasiment posé un ultimatum parce que ce troisième enfant, c'était vital pour moi et que je voulais lui prouver que c'était vital pour lui aussi. Il ne pouvait pas continuer à penser inconsciemment qu'il n'aurait pas dû naître. Avoir un autre enfant, c'était faire un pied de nez à ses parents. Ce serait le bébé de la réparation. Est-ce la conséquence de notre discussion ou était-ce son propre cheminement ? Il a décidé de suivre une thérapie afin de régler, une fois pour toutes, ses comptes avec ses géniteurs, qui étaient morts avant qu'il ait pu leur dire ses quatre vérités. À la fin de ce « travail », il m'a déclaré qu'il souhaitait avoir un bébé. Je lui ai proposé de réfléchir six mois ; j'avais trop peur qu'il prenne cette décision uniquement pour me faire plaisir. Cet enfant devait être notre projet à tous les deux. Six mois plus tard, il voulait toujours ce petit benjamin. J'étais folle de joie.

La décision était prise mais, à presque quarante ans, je ne voulais pas forcer la nature. Nous étions d'accord sur ce point tous les deux. Pas d'inducteur d'ovulation pour cette fois. Et la nature fit bien les choses... Alors que l'on m'avait dit que j'aurais beaucoup de mal à avoir des enfants, que je me trouvais statistiquement dans une tranche d'âge où la

fertilité fond comme neige au soleil, je me suis retrouvée très vite enceinte. J'étais sur un petit nuage...

Nous l'avons annoncé aux enfants le jour du marathon de Paris, où nous étions allés soutenir notre ami Philippe. Et c'est au restaurant, entre la poire et le fromage, que je leur ai appris la nouvelle. Paul et Tiphaine ont aussitôt regardé leur père, qui leur a dit : « Je suis très content. » Et alors seulement, ils ont laissé éclater leur joie. Rassurés. Des fois que maman aurait fait un enfant dans le dos à papa !

Commença alors une grossesse idéale. Les deux précédentes, malgré ma joie d'être enceinte, avaient été perturbées par différentes difficultés ou événements. J'avais appris que j'attendais Tiphaine deux mois après la mort de ma belle-mère dans des conditions dramatiques. Au premier trimestre, j'avais fait une hémorragie, perdant vraisemblablement un « jumeau ». J'avais passé une grande partie de ma grossesse allongée, craignant de perdre cet enfant que j'avais tellement redouté de ne jamais concevoir. Pour Paul, les circonstances n'étaient guère plus réjouissantes. Mon beau-père avait eu un grave accident de voiture pendant ma grossesse et mourra trois mois après la naissance de ce petit-fils qui le réjouissait tant.

Je rêvais d'une grossesse comme un long fleuve tranquille. Ce fut le cas. Je tenais une forme olympique. Mon bonheur me donnait des ailes... Les meilleurs moments de ces mois de communion ? Les séances d'haptonomie que nous effectuions tous les trois. Ce bébé, nous faisons sa connaissance au fil des mois. Et il répondait à nos sollicitations en se lovant au creux des mains que nous posions sur mon ventre. Restait à lui trouver un prénom. Pour une fille, nous étions d'accord

sur Mayrig – titre du premier film que nous étions allés voir ensemble Manu et moi, peu de temps après notre rencontre (en fait, Mayrig n'est pas un prénom, mais un mot arménien qui veut dire « maman »). Pour un garçon, c'était plus compliqué. Or l'échographie était sans appel : le bébé était de sexe masculin. Dans la maison que nous avons louée dans le Périgord cet été-là, ma grande activité a consisté à effectuer des listes de prénoms et à les tester auprès de mon mari et de mes enfants. Finalement, notre choix s'est porté sur Simon. Un prénom que nous aimions tous les deux, mais c'était également le nom de famille de la mère de mon mari. Cela nous a fait hésiter. En même temps, c'était un beau symbole : cet enfant réconciliait Manu avec son enfance, avec sa famille.

“ *Ce bébé, nous faisons sa connaissance au fil des mois. Et il répondait à nos sollicitations en se lovant au creux des mains que nous posions sur mon ventre.* ”

Un accouchement de rêve. Simon est né à 5 heures du matin. Beau comme un petit bouddha. Un petit bouddha plein de cheveux ! Manu a le temps de le prendre en photo et de le montrer aux enfants avant qu'ils partent à l'école. Ils sont aux anges...

Pendant les mois qui suivent, je profite du bonheur d'avoir le temps de m'occuper de mes trois enfants, moi qui ai toujours été happée jusque-là par ma vie professionnelle. Je ne te quitte pas, mon Simon. Je suis mon instinct de mère, contrairement à ce que j'ai fait pour mes deux premiers bébés où j'étais ballotée entre les conseils des uns et des autres : « Laisse-la pleurer,

tu vas en faire une capricieuse », « Ne le prends pas trop dans les bras, il ne voudra jamais rester dans son transat »... Là, je n'en fais qu'à ma tête. On fait la sieste tous les deux sur le canapé. Le soir, tu t'endors dans mes bras. Résultat : tu ne pleures quasiment jamais, tu suis le rythme trépident de la famille, passant ta vie dans la poussette à faire des allers-retours entre les différentes activités de ton frère et de ta sœur.

“ *Tu es un peu cabotin : quand tu fais les petites marionnettes, tu t'assures que tout le monde te regarde et, à la fin, gare à celui qui n'applaudit pas !* ”

Tu es de nature joyeuse. Celle qui a le don de te faire éclater de rire, c'est ta tante Sophie. Grimaces et bruits bizarres, c'est tout ce que tu aimes ! Tu es un peu cabotin : quand tu fais les petites marionnettes, tu t'assures que tout le monde te regarde et, à la fin, gare à celui qui n'applaudit pas ! Il faut dire que tu as quatre fans à la maison – auxquels il faut rajouter ton cousin Henri – qui s'exclament à chaque nouvelle mimique. Je suis heureuse, j'ai enfin une famille. Ma

famille. Comme dans mes scénarios de petite fille. Dans la lettre que j'envoie chaque année à mon « cercle de confiance » en guise de carte de vœux, j'écris alors : « Ce qui est magique à l'arrivée d'un bébé, c'est qu'au bout de quelques semaines, on a l'impression qu'il est là depuis toujours, que sa place l'attendait, que c'est le morceau de puzzle qui nous manquait. La vie m'a souvent gâtée, mais avec la naissance de Simon, ça a été le summum. “Trop beau pour être vrai”, voilà une expression qui cette année a pris pour moi tout son sens. Au risque d'en choquer certains, toutes ces choses positives, il a fallu les digérer. J'ai toujours l'impression de ne pas avoir

« JE SUIS PRÊT À AVOIR UN TROISIÈME ENFANT »

mérité les cadeaux. Y compris ceux que me fait la vie. Sans doute des relents de morale judéo-chrétienne mal intégrée qui me font penser que tout ce que l'on me donne, il va falloir que je le paye un jour ou l'autre. »

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Toi mon poème vivant
Frédérique Préel



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
P R A T I Q U E